

*A Monsieur Lapelle Delisle
Administrateur Général, directeur de la Bibliothèque de la
Société de Géographie
Auguste Chauvigné*

AUGUSTE CHAUVIGNÉ

DE L'INFLUENCE

DE LA

RÉVOCATION



DE L'ÉDIT DE NANTES
SUR LA POPULATION DE TOURS

ÉTUDE LUE A LA SÉANCE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE TOURS, DU 27 FÉVRIER 1886



TOURS
IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}

6, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

1886

82.988

3

DE L'INFLUENCE

DE LA

RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

SUR LA POPULATION DE TOURS

MESSIEURS,

Faire la lumière sur une question qui a divisé les hommes les plus érudits, séparer au milieu des documents le faux d'avec le vrai, n'est pas chose facile.

En abordant ma tâche, j'éprouve l'embarras de l'explorateur qui mettrait le pied dans une contrée touffue, au sein d'une végétation luxuriante, avec le devoir d'ouvrir un chemin dans cet enlacement de plantes et de ronces. Que faut-il élaguer tout d'abord?... à quels bons endroits convient-il qu'on s'arrête pour se reposer ou pour admirer?... à qui donner la préférence : à la fleur cachée dans la mousse ou à l'arbre qui s'élève d'un jet audacieux ?

J'aurais grandement peur de m'égarer si je n'avais pour guide les travaux de plusieurs historiens tels que MM. Giraudet, Dupin de Saint-André et l'abbé Chevalier, et si mon unique ambition n'était pas de justifier quelque peu vos espérances.

J'avais cependant un puissant stimulant : un de nos aimables dignitaires m'avait communiqué un article publié il y a quelques mois dans l'*Univers*, et en le lisant, j'avais senti vibrer en moi la fibre patriotique. Dans cet article, où les dires de M. Baudrillart, de l'Institut, étaient critiqués et contredits d'une façon si surprenante, la réputation du commerce et des vieilles fabriques de soieries de Tours était mise en doute, il n'en fallait pas davantage pour exciter ma curiosité et me déterminer à étudier à fond cette question.

Avant de commencer nos recherches, nous avons voulu contrôler et vérifier les assertions de l'auteur de l'article de l'*Univers*, et nous nous sommes reporté aux sources indiquées par des renvois, aux ouvrages cités. Arrivé à la page et à la ligne notées nous avons eu à ceux reprises différentes la surprise de constater que rien de semblable aux assertions de l'auteur ne se trouvait dans les documents sur lesquels il échafaude son raisonnement (1).

En présence de ce fait, qui détruit toute discussion sérieuse, nous avons passé outre.

Au premier abord, connaissant toute l'importance pendant le xvi^e siècle et la première moitié du xvii^e des trois principales industries de Tours : la soierie, la draperie et la tannerie, il semble bien étonnant de voir cette prospérité s'amoinrir à mesure qu'on approche de l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, et tomber complètement aussitôt après.

En examinant les documents qui sont en cause, il est aisé de se faire une opinion appuyée sur les faits naturels qui nous ont déterminé à croire que la révocation de l'Edit de Nantes a été le plus grand facteur dans l'ensemble des causes de décadence de l'industrie tourangelle.

Les Mémoires des Intendants de Touraine et en particulier celui du marquis de Nointel, conservé au ministère des affaires étrangères (2), ne laissent aucun doute sur ce premier point. Il y est dit de la façon la plus claire qu'en 1668 on comptait 20.000 ouvriers en soie, meltant en œuvre 8.000 métiers, 700 moulins et 40.000 dévideurs ; et qu'en 1686, c'est-à-dire un an après la révocation de l'Edit de Nantes, le chiffre des métiers se trouve abaissé de 8.000 à 1,600.

Le nombre des personnes occupées au travail de la soie est donc ainsi porté à 60,000 ; si on y ajoute celui des gens travaillant à la rubannerie et à la draperie on arrive aisément à 70,000. Ce chiffre paraît considérable et a été violemment discuté. Joint au chiffre des gens occupés à d'autres métiers, à celui des communautés religieuses et à celui des oisifs le nombre des habitants dépasse 100,000 et devient supérieur à celui que la ville pouvait contenir, les adversaires de cette opinion ont crié de suite à l'impossible.

(1) *Histoire des réfugiés protestants*, par Weiss, édition de Charpen-tier, 1853. 2 vol. in-12.

(2) *Etat de la généralité de Touraine*, 1688, n° 12 (Archives du Ministère des affaires étrangères, France, n° 1750).

Ces mêmes adversaires ont été plus loin, ils ont voulu prouver par la quantité de soie envoyée de Lyon à Tours pour la fabrication de cette ville, que le nombre des ouvriers cité était des plus fantastiques. Pour cela, confondant par inattention ou à dessein, la livre mesure de quantité, avec la livre monnaie, ils ont exprimé en poids la valeur intrinsèque de la soie. On devine aisément ce que peut avoir de fantaisiste un calcul ainsi basé, et dans quelle proportion on a pu élever le chiffre exprimant le poids des soies employées à Tours (1).

Nous avons donc voulu connaître la vérité, et c'est alors que moins heureux que les voyageurs dont la Société de Géographie nous offre de temps en temps les récits enchantés, nous avons poursuivi nos investigations au fond des bibliothèques, en secouant l'âcre poussière des archives, et que, au lieu de rencontrer des cités charmantes ou des ombres rafraîchissantes, nous nous sommes trouvé en face de l'aridité des parchemins.

Nous avons trouvé (2) dans un terrier de la paroisse de Saint-Julien la disposition exacte des maisons de Tours, resserrées les unes auprès des autres, ou séparées de loin en loin par quelques ruelles étroites, dont la vieille ville nous offre encore aujourd'hui l'exemple, et dans lesquelles le soleil de midi a peine à pénétrer.

Sur chacune de ces ruelles s'ouvraient des habitations composées de 2 ou 3 pièces au plus dans lesquelles logeaient des familles de 5 à 8 personnes, et quelquefois plus.

Au milieu de ces agglomérations de maisons, y accédant par les voies étroites dont nous venons de parler, habitaient les hauts personnages de la ville dans des hôtels dont l'étendue était parfois fort restreinte.

Dans ces conditions, la ville s'étendant depuis Saint-Pierre-des-Corps jusqu'à la Riche, on peut se faire une idée du nombre considérable des habitants qui pouvaient s'y loger.

Mais il est certain que Tours n'aurait pas encore suffi à abriter plus de 100,000 personnes, et cette explication ne nous suffisait pas. C'est alors qu'un passage du mémoire de

(1) *Apologie de Louis XIV et de son Conseil sur la révocation de l'Édit de Nantes* (par l'abbé de Caveyrac, 1758).

(2) Terrier de Saint-Julien de 1765. Archives du département d'Indre-et-Loire.

l'intendant cité plus haut est venu élargir notre horizon en nous disant : « L'élection de Touraine a encore un avantage qui lui est particulier, et qui fait subsister les paroisses qui sont *aux environs de Tours dans une distance de deux ou trois lieues* : c'est l'apprêt des soyes. Comme il y a une grande manufacture dans la ville de Tours, les marchands sont obligés d'envoyer dans ces paroisses pour faire dévider leurs soyes ce qui ne laisse pas d'y jeter beaucoup d'argent. »

Cette assertion ne peut être mise en doute, nous avons cependant tenu à la contrôler, et dans les archives des abbayes des environs de Tours, on rencontre à chaque page la désignation des ateliers des dévideurs ou des tisseurs dont la banlieue était remplie.

Il n'est pas un seul des pays environnants qui n'en ait laissé des traces : Saint-Symphorien, La Ville-aux-Dames, Saint-Avertin, Joué, Beaumont, Saint-Sauveur et Saint-Cyr donnaient asile à une foule de maîtres qui apportaient en ville le produit de leur atelier et venaient ainsi grossir l'importance de la fabrication de Tours.

Dans ces conditions le chiffre cité de la population de Tours et des environs n'a donc rien de fabuleux.

Voilà, Messieurs, pour la période de prospérité. Voyons maintenant quelles peuvent avoir été les causes de décadence.

Comme nous le disions plus haut, il est frappant de voir cette période s'ouvrir quelque temps avant 1685, année de la révocation de l'Édit de Nantes, et s'affirmer complètement dans les années qui suivirent.

Pour se rendre un compte exact de l'état de la population au moment de la Révocation, il est important de partir d'un point sûr et incontestable ; or il est reconnu par tous, partisans ou adversaires, que le nombre des protestants de Tours en 1685 ne dépassait pas 1500 (1). Au premier abord on peut se demander ce que pourrait bien faire à une agglomération de plus de 100,000 âmes, le départ de 1,500 d'entre elles ?

Mais il est une circonstance qu'il ne faut pas négliger ; c'est que parmi ces 1,500 protestants figuraient de 3 à 400 marchands, fabricants ou chefs de fabriques (2).

(1) Ce chiffre ressort clairement de l'examen des *Registres des baptêmes, mariages et sépultures des réformés de Tours*. Archives de l'Hôtel de Ville de Tours, 3^e vol. 1331-1685.

(2) *Mémoire de l'intendant Hue de Miromesnil* de 1698, n^o 210.

Or en 1698 il ne restait plus à Tours que 400 protestants y compris les enfants.

Les trois quarts des réformés avaient émigré, et parmi eux se trouvaient les plus riches, les plus actifs et les plus intelligents de nos chefs de fabriques.

Tous avaient fui la France, et s'étaient établis à l'étranger ; nous n'en voulons pour preuve que l'immense prospérité indéniable d'Allemagne et d'Angleterre qui s'accroissait à mesure que la nôtre diminuait.

Et cet état de choses est si vrai, que nous ne résistons point au désir de citer l'un des faits les plus frappants, et en même temps les plus regrettables.

Un riche fabricant de soieries de Tours du nom de Cardel, après la Révocation, s'était établi à Manheim ; accusé de haute trahison, il fut enlevé par surprise par des envoyés de Louis XIV et jeté en prison à Vincennes. Après mille tortures pour obtenir sa conversion il fut transporté à la Bastille, et là, après trente ans de captivité, il mourut dans la fange le corps chargé de 60 livres de fer (1).

Il y a dans les circonstances mêmes de l'émigration l'explication de l'une des conséquences terribles de la révocation de l'Édit de Nantes. Le départ de 2 à 300 personnes n'a rien par lui-même qui puisse ruiner une ville, mais la fuite de ces 200 personnes, entraînant la fermeture de presque autant d'ateliers, il est clair qu'un grand nombre d'ouvriers restèrent sans travail et durent quitter la ville.

C'est ainsi que le départ des protestants entraîna celui d'une foule de catholiques, que le chômage expatriait.

Nous nous demandons, Messieurs, ce que deviendrait actuellement le commerce de la ville de Tours, si deux cents commerçants ou industriels fermaient leurs ateliers ?

Ce sont là des déductions qui découlent clairement des faits énumérés plus haut ; il est un document que possèdent nos archives départementales, qui vient apporter dans le débat l'autorité incontestable de ses chiffres : c'est le *registre matricule des apprentis en soie et des droits payés par eux pour être reçus compagnons* (2).

Nous savons en effet que pour être reçu compagnon en l'art de faire les étoffes de soie, il fallait passer cinq années

(1) *Histoire du protestantisme en Touraine* par M. Dupin de Saint-André. Page 209.

(2) *Archives départementales*, série E, 468.

d'apprentissage chez le même maître. A l'expiration de ce temps l'apprenti faisait un chef-d'œuvre qui devait être accepté par les maîtres jurés, payait une somme de 11 livres 2 sols 4 deniers et il était reçu compagnon.

Ce registre présente annuellement le nombre des réceptions : de 1680 à 1684 nous les voyons varier entre 100 et 105 chaque année, puis en 1685, année de la révocation, le chiffre s'abaisse immédiatement à 64 pour se relever en 1688 à 193. Ce chiffre élevé, seul entre tous les autres, trouve son explication en ce que les apprentis des ateliers restés ouverts qui avaient commencé leur temps en 1683 n'avaient point voulu, sous peine de perdre leur temps d'apprentissage, quitter leur patron, et, arrivés en 1688 à l'expiration de leur temps, s'étaient empressés de se faire recevoir compagnons et de quitter ensuite la ville pour chercher ailleurs une occupation.

Cette assertion est d'ailleurs prouvée par les chiffres, car l'année suivante, en 1689, les réceptions des compagnons tombent de 193 à 36, puis à 22 en 1690.

Vers la fin du xvii^e siècle on trouve même des années où on ne compte que 9 admissions, et si, dans les années suivantes, les réceptions se maintiennent entre 20 et 50, cette circonstance est uniquement due à l'admission comme compagnons d'un certain nombre de femmes qu'on recevait à défaut des hommes dans une proportion qui dépassait la moitié des réceptions.

En dehors de ces chiffres qui prouvent assez la décadence progressive des industries de la soie à Tours, un passage d'un Mémoire de l'Intendant Hue de Miromesnil, daté de 1698, expose avec une netteté parfaite la situation du commerce en Touraine.

« La ville de Tours diminue de jour en jour, dit-il, la généralité est dépeuplée du quart de ses habitants depuis 30 ans; l'industrie de la soie est presque entièrement ruinée, l'industrie du drap a baissé des trois quarts; la tannerie n'est pas plus heureuse, de 400 maîtres il n'y en a plus que 54. »

Un fait plus lamentable encore atteste cette décadence : « c'est le peu de consommation du gros bétail; autrefois la ville consommait 90 bœufs par semaine et à présent on a peine à y en débiter 25. »

Nous croyons donc avoir prouvé suffisamment l'influence néfaste de la révocation de l'Edit de Nantes sur la popula-

tion de Tours ; mais à côté des causes de décadence que nous venons de signaler, il en est d'autres que nous devons admettre parce qu'elles sont indéniables et qu'il est vrai qu'elles se sont mêlées aux autres pour concourir à l'abaissement général.

Ces causes ont été invoquées avec empressement par les partisans de la révocation et M. l'abbé Chevalier le premier les cite avec la plus grande exactitude.

Il est en effet absolument vrai qu'en 1686 le roi Louis XIV avait devant lui pour la seconde fois une énorme coalition, composée de l'Empereur, des rois d'Espagne et de Suède, des électeurs Palatins et de Saxe, des ducs de Savoie, des princes d'Italie, et du Pape lui-même, tous hommes et Etats grands consommateurs d'étoffes de soie.

Sur ce point le commerce extérieur devait donc être complètement nul. En second lieu, la concurrence redoutable que les marchands de Lyon, entrepositaires des soies du Midi de la France et de l'Italie, faisaient aux fabriques de Tours, concurrence que l'intendant de Touraine Hue de Miromesnil, appelait « la guerre aux Tarifs » fournissait encore une nouvelle cause de ruine.

Enfin en dernier lieu, la vogue des toiles peintes des Indes, alors dans toute leur nouveauté, avait porté une rude atteinte à la consommation des étoffes françaises, en détournant momentanément la mode de ses préférences ordinaires.

Tous ces événements amenés malencontreusement par des circonstances diverses, mais d'une coïncidence fatale, produisirent la catastrophe dans laquelle sombra l'industrie tourangelle du xvii^e siècle.

Les luttes de la ligue d'Augsbourg qui durèrent jusqu'en 1797, et la guerre de la succession d'Espagne de 1701 à 1713, vinrent porter les derniers coups en fermant de nouveau à la France tous les marchés européens.

Mais toutes ces dernières circonstances, jugées en elles-mêmes, au lieu de jouer le plus grand rôle comme l'ont cru bien des auteurs, ne peuvent être admises que comme des conséquences de la révocation de l'Edit de Nantes ou comme un concours fatal d'événements dont la gravité est venue s'ajouter aux précédents.

La responsabilité de la ruine du commerce de Tours à la fin du xvii^e siècle, ne peut donc manquer de retomber lourdement, d'après les documents que nous venons d'énumérer, sur les hommes d'Etat qui ont provoqué la révocation



de l'Edit de Nantes et qui n'ont pas craint d'écrire cette page regrettable de leur histoire.

Peut-être trouverez-vous, Messieurs, que je vous ai retenus bien longtemps au milieu de tous ces documents pleins de sévérité? et peut-être ai-je eu tort au début de tourner vos regards vers des tableaux joyeux et brillants?

Mais vous savez comme moi que tout ici-bas n'est que contrastes et qu'il faut des oppositions d'ombre aux plus éclatantes lumières; or c'est un tableau sombre que je vous trace ce soir, rempli de l'aridité des chiffres et des dates, confiant que je suis d'ailleurs en mes collègues pour vous remettre au cœur le rayon de soleil réjouissant que vous pouvez regretter avec moi.



Imprimé le 8 avril 1886, sur les presses
de
E. ARRAULT et C^{ie}, IMPRIMEURS
A TOURS